

L'AUTOMOBILE, NOUVELLE HÉROÏNE ROMANESQUE :

DE MIRBEAU À BONTEMPELLI

Il servo portatile provvede a tutte le necessità materiali, mentre la macchina pensa alla propria vita spirituale, cioè a dirigersi e correre, che è il fine per cui Dio ha comandato che fosse inventata¹.

M. Bontempelli

L'avènement du XX^e siècle marque le début d'une époque nouvelle, caractérisée par un grand développement technologique et par l'introduction des nouveaux moyens de communication et de perception, tels que le cinéma, la photographie, la radio, l'avion et l'automobile. Les vingt premières années du XX^e siècle reflètent beaucoup l'influence de la technologie sur la littérature. L'automobile, en particulier, s'impose comme le symbole du progrès, de la domination et de la liberté. C'est un nouveau moyen de transport, mais c'est surtout un moyen d'exploration qui introduit une nouvelle façon de voyager, et donc de percevoir les lieux. On peut dire que l'automobile devient bientôt un instrument de connaissance.

Dans *La 628-E8* d'Octave Mirbeau, le véritable rôle du protagoniste féminin est donné à l'automobile, une C.-G.-V. construite par Fernand Charron (auquel Mirbeau adresse la *Dédicace* du livre) : le titre du roman reproduit la plaque d'immatriculation de la voiture avec laquelle Mirbeau effectue son voyage en Hollande, Belgique, Allemagne et France. Décrite comme un personnage humain, avec une âme et des organes, « avec ses poumons et son cœur d'acier, son système vasculaire de caoutchouc et de cuivre, son innervation électrique² », l'automobile prend dans cette œuvre le rôle de la femme qui fascine par sa beauté et qui fait se retourner le visage des hommes à son passage sur la route. Le chauffeur, l'autre protagoniste du roman, s'occupe aimablement de l'automobile : « Il aime sa machine, il en est fier, il en parle comme d'une belle femme³. » Il a hérité du cocher le devoir d'organiser le voyage et de conduire les voyageurs indemnes **saons et saufs ?**) à leur destination. Avec l'automobile il est le véritable héros de la route ; doté de sang-froid, de prudence et de hardiesse, c'est « un excellent compagnon de voyage⁴ ». Sa tenue et son air de supériorité et de mystère font de lui un séducteur :

Les mécaniciens exercent sur l'imagination des cuisinières et des femmes de chambre un prestige presque aussi irrésistible que les militaires. Ce prestige a une cause noble ; il vient du métier même qu'elles jugent héroïque, plein de dangers, et qu'elles comparent à celui de la guerre. Pour elles, un homme toujours lancé à travers l'espace, comme la tempête et le cyclone, a vraiment quelque chose de surhumain. [...] Je pense qu'elles se font une idée semblable du mécanicien d'automobile⁵.

Le mythe de l'automobile, protagoniste des romans, et du chauffeur est un des sujets principaux du *Manifesto del Futurismo*⁶, de 1909, et du *Manifesto Tecnico della Letteratura*

¹ “Le domestique portatif pourvoit à tous les besoins matériels, alors que la machine pense à sa propre vie spirituelle, c'est-à-dire à se diriger et à courir, ce qui est la fin pour laquelle Dieu a ordonné de l'inventer.”

² Mirbeau, Octave, *La 628-E8*, Ed. Fasquelle, Paris, 1908, page XV.

³ *Ibid*, page 18.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibid*, page 19.

⁶ Marinetti, Filippo Tommaso, *Il Manifesto del Futurismo*, 1909, § 5: “Noi vogliamo inneggiare all'uomo che tiene il volante, la cui asta attraversa la Terra, lanciata a corsa, essa pure sul circuito della sua orbita” [“Nous, nous voulons chanter un hymne à l'homme qui tient le volant et dont la lance (**la hampe ? le manche ?**) traverse la Terre, lancée elle-même en pleine course sur le circuit de son orbite”].

Futurista, de 1912, de Filippo Tommaso Marinetti. Dans ce dernier texte, Marinetti dicte les règles d'une littérature nouvelle, qui se distingue, par ses thèmes et par son style, de la littérature latine classique. Dans le onzième paragraphe du *Manifesto Tecnico*, l'auteur parle du rôle de la femme assumé par la machine dans la littérature moderne :

Guardatevi dal prestare alla materia i sentimenti umani, ma indovinate piuttosto i suoi differenti impulsi direttivi, le sue forze di compressione, di dilatazione, di coesione e di disgregazione, le sue torme di molecole in massa o i suoi turbini di elettroni. Non si tratta di rendere i drammi della materia umanizzata. E' la solidità di una lastra d'acciaio, che c'interessa per se stessa cioè l'alleanza incomprensibile e inumana delle sue molecole o dei suoi elettroni, che si oppongono, per esempio, alla penetrazione di un obice. Il calore di un pezzo di ferro o di legno è ormai più appassionante per noi, del sorriso o delle lagrime di una donna. Noi vogliamo dare, in letteratura, la vita del motore, nuovo animale istintivo del quale conosceremo l'istinto generale allorché avremo conosciuti gl'istinti delle diverse forze che lo compongono⁷.

Pour tous ces aspects, Octave Mirbeau se présente comme le modèle ou le prototype, suivi de nombreux auteurs qui parleront de la voiture comme d'une femme, protagoniste et compagne de voyage. Parmi ces écrivains figure Massimo Bontempelli, qui publie en 1932 un roman qui semble s'inspirer de l'œuvre de Mirbeau même pour le titre : *522. Racconto di una giornata* [« récit d'une journée »] : de même que *628-E8* est la plaque d'immatriculation de la voiture de Mirbeau, *522* est le modèle de la Fiat de Bontempelli, et on dirait que ce sont les noms mêmes de ces femmes-automobiles.

Dans son livre de 1932, Bontempelli raconte à la troisième personne la première sortie en plein air de *522*, comme si c'était un enfant faisant ses premiers pas : « *522 corre, mossa dal piacere di vivere e scoprire la terra*⁸. » À la fin de la journée, *522* sera satisfaite de « *sentirsi fatta matura*⁹ » [« de sentir qu'elle est devenue mûre (**qu'elle a mûri ?**) »].

La femme-auto est vêtue de « *lame brillanti, un cofano bruno, l'epidermide fulgida del radiatore* » [« de lames brillantes, d'un capot brun, du resplendissant épiderme du radiateur »]. Elle court sur les routes, freine, braque, pense, souffre et se sent humiliée quand une autre automobile la double : « *era tutta soddisfatta di tenere così bene la strada, rasentando quasi i tronchi dei pioppi, si compiaceva nel girare con slancio o tagliare direttamente le curve. A un certo punto vide che la strada si metteva in salita : sempre ubbidendo a quello strano superiore istinto, tolti un po' di giri al motore la affrontò con sicurezza. Poi la strada tornava piana e 522 ricominciò a correre agevole. Fino a qui era stata sola nella strada e nel mondo ; ora cominciò a incontrar gente di tutte le specie. La prima fu un'altra automobile, che veniva dalla parte opposta*¹⁰. »

⁷ «Gardez-vous de prêter à la matière des sentiments humains, mais devinez plutôt ses impulsions directrices, ses forces de compression, de dilatation, de cohésion et de désagrégation, ses foules de molécules en masse, ou ses tourbillons d'électrons. Il ne s'agit pas de rendre les drames de la matière humanisée. C'est la solidité d'une plaque d'acier qui nous intéresse en elle-même, c'est-à-dire l'alliance incompressible et inhumaine de ses molécules ou de ses électrons, qui s'opposent, par exemple, à la pénétration d'un obus. La chaleur d'un morceau de fer ou de bois est désormais plus passionnante pour nous que le sourire ou que les larmes d'une femme. Nous, nous voulons donner, en littérature, la vie du moteur, nouvel animal instinctif dont nous connaissons l'instinct général lorsque nous aurons connu les instincts des diverses forces qui le composent.»

⁸ «La *522* court, mue par le plaisir de vivre et de découvrir la terre» (Bontempelli, Massimo, *522. Racconto di una giornata*, Scriptorium, Torino, 1995, p. 35).

⁹ *Ibid*, page 111.

¹⁰ «Elle était toute satisfaite de tenir aussi bien la route, rasant presque les troncs des peupliers, elle se plaisait à tourner sur son élan ou à couper directement les virages. À un certain point (**endroit ? moment ?**), elle voit que la route commençait à monter : obéissant toujours à cet étrange instinct supérieur, une fois enlevé quelques tours au moteur (**réduit de quelques unités le nombre de tours du moteur ?**), elle l'a affrontée en toute sécurité. Puis la route devenait plate et la *522* se remit à courir avec facilité. Jusque là elle avait été seule sur la route et seule au monde ; maintenant elle commença à rencontrer des gens de toutes espèces. Ce fut en premier lieu une automobile qui venait du côté opposé» (*ibid*, page 36).

Dans les premières pages du livre, l'homme n'est pas mentionné : ce n'est pas l'homme qui freine, braque et court sur la route. Dans ce texte il n'y a aucun mythe du *chauffeur*, dont Mirbeau faisait le co-protagoniste de la route, avec la voiture. Bontempelli présente l'homme seulement au moment où l'auto a besoin de lui pour faire le plein d'essence. C'est *il servo portatile*, « le domestique portable » : « *Non c'eravamo ricordati di avvertire che la 522 si portava addosso un uomo, un essere, vogliamo dire, simile a quelli che la avevano fabbricata; se lo portava, per farsi da lui aiutare all'occorrenza. Così accadde ora; quel suo servo (che era un giovanotto bruno) scese per aiutarla a bere e a ricomporsi, avendo cura lui di aprire e poi riabbassare e richiudere il cofano. Questi servi portatili sono davvero comodissimi*¹¹ ».

Tandis que l'automobile pense à sa vie spirituelle, c'est-à-dire à rouler en choisissant sa direction, *il servo portatile*, « le domestique portable », doit pourvoir aux besoins matériels de la voiture.

Cette vision, qui souligne l'inversion des rôles entre l'homme et la machine, nous la trouvons aussi chez un autre auteur italien, Luigi Pirandello, qui écrit en 1915 les *Quaderni di Serafino Gubbio operatore* [« Cahiers de l'opérateur Séraphin Gubbio »]. Ces « monstres » — les machines —, qui devaient rester des instruments au service de l'homme, sont devenus les maîtres, et l'homme n'est plus « *che una mano che gira una manovella* » [« qu'une main qui tourne la manivelle »]. L'homme-Pirandello est passif face à la femme-machine : avec sa machine (une caméra) dans la main, il revêt « *la maschera dell'impassibilità* » [« le masque de l'impassibilité »] : « *Anzi, ecco : non son più. Cammina lei, adesso, con le mie gambe. Da capo a piedi son cosa sua : faccio parte del suo congegno. La mia testa è qua, nella macchinetta, e me la porto in mano*¹². »

Pirandello reste détaché de l'automobile et il juge négativement la perception nouvelle du monde qu'elle nous offre : de même que Vernon Lee disait que la vitesse est un problème parce qu'elle ne permet que des visions éphémères et rapides de la réalité et du paysage, de même Luigi Pirandello dénonce les machines qui détruisent la spiritualité, l'art et la réalité. La vitesse anéantit le paysage et ne permet pas la moindre perception des lieux qu'on traverse ; il est beaucoup plus agréable d'avancer lentement et de jouir du paysage et de la réalité qui nous entoure :

*Un lieve sterzo. C'è una carrozzella che corre davanti. – Po', pòpòdò, pòdò. Che ? La tromba dell'automobile la tira indietro? Ma sì! Ecco pare che la faccia proprio andare indietro, comicamente. Le tre signore dell'automobile [tre attrici della Kosmogroph, l'azienda cinematografica nella quale lavora il protagonista, Serafino Gubbio] ridono, si voltano, alzano le braccia a salutare con molta vivacità, tra un confuso e gajo svolazzio di veli variopinti. [...] Le tre signore [...] hanno salutato con molta vivacità la carrozzella strappata indietro dalla loro corsa meccanica non perché nella carrozzella ci sia qualcuno molto caro a loro; ma perché l'automobile, il meccanismo, le inebria e suscita in loro una così sfrenata vivacità. [...] che avete veduto voi ? Una carrozzella dare indietro, come tirata da un filo, e tutto il viale assaettarsi avanti in uno striscio lungo confuso violento vertiginoso. Io, invece, ecco qua, posso consolarmi della lentezza ammirando a uno a uno, riposatamente, questi grandi platani verdi del viale, non strappati dalla vostra furia, ma ben piantati qua [...].*¹³

¹¹ “Nous ne nous étions pas souvenus (**nous avions oublié ?**) de prévenir que la 522 portait sur elle un homme, nous voulons dire un être semblable à ceux qui l'avaient fabriquée ; elle l'emportait pour se faire aider de lui à l'occasion. C'est précisément ce qui arrive maintenant ; ce domestique à elle (qui était n jeune homme brun) descendit pour l'aider à boire et à se remettre, en ayant bien soin d'ouvrir puis de rabaisser et de refermer le capot. Ces domestiques portables sont vraiment très pratiques.”

¹² “Et même, voilà : je n'existe plus. C'est elle qui marche, avec mes jambes. De la tête aux pieds je suis sa chose : je fais partie de ses rouages. Ma tête est là, dans la petite machine, et je la tiens à la main” (Pirandello, Luigi, *Quaderni di Serafino Gubbio operatore*, Garzanti, Milano, 1999, p. 59).

¹³ “Une direction légère. Il y a une calèche qui court devant. – Po', pòpòdò, pòdò. Qu'est-ce que c'est ? Le klaxon (**la trombe ? la trompette ?**) de l'automobile qui la tire en arrière ? Mais oui ! Voilà qu'elle semble bien la faire reculer, comiquement. Les trois dames de l'auto [trois actrices de la Kosmogroph, la compagnie de cinéma où travaille le protagoniste, Séraphin Gubbio] se mettent à rire, se retournent, lèvent les bras et saluent avec beaucoup de vivacité, en un envol confus et joyeux de voiles bariolés. Les trois dames ont salué avec beaucoup de vivacité la calèche qui a été arrachée vers l'arrière par leur course mécanique, non pas que, dans la calèche il y ait quelqu'un qui leur soit très cher, mais parce que l'automobile, le mécanisme, les enivrent et suscitent chez elles une telle vivacité sans frein. Et vous,

La littérature du XX^e siècle, influencé par la technologie, reflète la réalité et décrit l'évolution de l'homme par rapport aux machines qu'il a construites : si Mirbeau fait l'éloge de la *vélocité*, Bontempelli écrit dans le but de montrer l'automobile, objet d'élite, qui se transforme en outil domestique, à l'usage de tout le monde ; cette transformation est due au taylorisme et à la baisse du prix des voitures pour le grand public. En outre, la voiture de Bontempelli a « *la museruola al carburatore* » [« une muselière au moteur »], c'est-à-dire qu'elle est en rodage (**bridée ?**) et ne peut pas faire plus de 70 kilomètres à l'heure, c'est donc un moyen de transport sûr.

Dans le texte de Bontempelli se concrétise le souhait de Mirbeau que l'automobile puisse devenir un instrument démocratique, à la portée de tous.

Mirbeau est le premier anneau de la chaîne, il introduit un monde nouveau et une nouvelle façon de voir et d'apprécier ce monde à travers les glaces de son automobile en mouvement. Les hommes et les animaux qu'il rencontre sur la route ne comprennent pas le progrès qu'il symbolise, et il doit lutter contre leur ignorance. Bontempelli, de son côté, a déjà connu l'évolution de ce monde technologique dans lequel l'automobile elle-même a subi une transformation. Entre Mirbeau et Bontempelli, Pirandello sert de trait d'union : sa vision négative reflète la peur de devenir le *servo portatile* des machines et des voitures et il évoque avec nostalgie les temps où l'homme était un poète et possédait des sentiments : « *L'uomo che prima, poeta, deificava i suoi sentimenti e li adorava, buttati via i sentimenti, ingombro non solo inutile, ma anche dannoso, e divenuto saggio e industriale, si è messo a fabbricar di ferro, d'acciaio le sue nuove divinità ed è diventato servo e schiavo di esse.*

Viva la Macchina che meccanizza la vita !¹⁴. »

Raffaella CAVALIERI
Université de Sienne

qu'est-ce que vous avez vu ? Une calèche qui fait marche arrière, comme si elle était tirée par un fil, et toute l'avenue qui est bouleversée vers l'avant (?) en un glissement long, confus, violent, vertigineux. Moi, au contraire, voilà que je peux me consoler de la lenteur en admirant un à un, à tête reposée, ces grands platanes verts de l'avenue, qui n'ont pas été arrachés par votre fureur (**impétuosité ? hâte ?**) , mais qui sont bien plantés, là" (*Ibid*, pp. 52-53).

¹⁴ "L'homme qui, jadis, déifiait ses sentiments et qui les adorait, une fois débarrassé de ses sentiments, encombrement non seulement inutile, mais dommageable, et devenu sage et industriel, s'est mis à fabriquer en fer et en acier ses nouvelles divinités, et il en est devenu le domestique et l'esclave. Vive la Machine qui mécanise la vie !" (*ibid*, p. 8).